LE PENSIONNAIRE,

OU

CENT FRANCS PAR MOIS,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. DUMERSAN ET GABRIEL,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 9 OCTOBRE 1836.

scène XVII

PARIS,

NOBIS, ÉDITEUR, RUE DU CAIRE, N° 5.

—

1836.

Digitized by Google

Personnages.	Acteurs.
M. LOCARD.	M. LEBEL.
Mme LOCARD, sa femme	Mme CHÉZA.
LEGAI, en pension chez eux.	M. CHÉRI.
Mme SAINT-AMANT, jeune veuve.	Mlle ÉLISE.
THÉRÈSE, servante chez M. Locard.	Mlle LÉONTINE

La scène est à Paris, chez M. Locard.

BRITISH MUSEUM

J.-R. MEVREL, Passage du Caire, 54.
(Nobis et Maillet).

Digitized by Google

LE PENSIONNAIRE,

OU

CENT FRANCS PAR MOIS;

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon simple. — A droite du spectateur, la porte de la cuisine et celle de la salle à manger. — Porte au fond. — A gauche, la porte de la chambre du pensionnaire; au premier plan, la cheminée. Quelques fauteuils; à droite un guéridon.

SCÈNE I.

LEGAI, dans sa chambre, et THÉRÈSE, dans sa cuisine; les portes sont ouvertes et la scène est vide.

LEGAI, appelant.

Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE, sans sortir de sa cuisine.

Qu'est-ce qu'appelle?..

LEGAI.

C'est moi, Thérèse.

THÉRÈSE.

Attendez un moment... je guette mon lait, qu'est sur le feu, qui va s'enfuir, qui bout.

LEGAI.

Viens toujours, tu le guetteras après.

THÉRÈSE.

J' peux pas, que j' vous dis; v'là qui s'enlève...

LEGAI.

A quelle heure déjeune-t-on, ici?

THÉRÈSE.

A dix heures.

LEGAI.

C'est bien tard, j'ai déjà une faim de tous les diables... apporte-moi le journal.

THÉRÈSE.

Il n'est point z'encore arrivé...

LEGAI.

Oh! point z'encore... Eh bien! ton lait est-il enlevé?

THÉRÈSE.

Oui, tenez... v'là c' que c'est. (On l'entend souffler dessus.)

LEGAI.

Viens vite; j'ai besoin de toi.

THÉRÈSE, sortant de sa cuisine.

Par exemple!.. moi, entrer le matin dans la chambre d'un homme... Pour qui me prenez-vous? (Elle va à sa porte et la ferme.)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, M. LOCARD.

M. LOCARD.

A qui donc en as-tu, Thérèse?

THÉRÈSE.

Au pensionnaire qui me tourmente déjà. Vous ne m'en demandez pas en huit jours autant que lui z'en deux heures. (L'imitant.) La bonne!.. que mes habits soient cirés, Thérèse que mes bottes soient battues, descendez me chercher une cigarre... Il paraît qu'il fume!

M. LOCARD.

Ah! il fume, M. Legai?

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Je trouve que cet homme-là a un ton bien mauvais.

M. LOCARD.

Mais non, il s'est présenté chez nous sans faire de façons... J'aime ça, moi.

THÉRÈSE.

Ah ça! monsieur, vous le connaissez bien n'est-ce pas?.. c'est que, quand on prend quelqu'un en pension...

M. LOCARD.

Certainement, c'est un habitué du Café-Turc, je l'ai vu souvent jouer au billard; il est très fort au doublet; il m'a entendu dire que je cherchais un pensionnaire, et il s'est offert avec infiniment de délicatesse.

THÉRÈSE.

Ah! il va z'au Café-Turc.

M. LOCARD.

Dis donc, Thérèse... tâche donc de parler mieux que ça... tu mets des Z partout.

THÉRÈSE.

Dam! monsieur, j' n'ai pas été à la mutuelle.

M. LOCARD.

C'est que ça fait de mauvaises liaisons, et dans la cuisine, ça ne vaut rien. As-tu lu les LIAISONS DANGEREUSES?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas lire.

M. LOCARD.

C'est un joli roman.

THÉRÈSE.

Je ne suis pas romantique.

M. LOCARD.

Tant mieux... Au surplus, je te disais donc qu'il va au Café-Turc, et qu'il y connaît tout le monde, je l'ai vu causer avec des auteurs, avec des acteurs; il a des billets de spectacle...

THÉRÈSE.

C'est bon! je lui dirai qu'il m'en donne un, pour y aller avec mon cousin le voltigeur, à quinze sous de supplément.

M. LOCARD.

Tu me parles toujours d'un voltigeur... Ah ça! mais, est-ce bien ton cousin?

THÉRÈSE.

Puisque c'est le fils de ma tante... vous savez bien que je suis d'une famille de militaires.

M. LOCARD.

Prends bien garde, Thérèse... je n'ai pas de conseils à te donner là-dessus... et puis, il n'est peut-être plus temps...

THÉRÈSE.

Que voulez-vous dire, monsieur?.. Soyez paisible, monsieur, il n'y aura jamais rien à dire de dessus notr' compte.

Mme LOCARD, en dehors.

Thérèse... Thérèse...

THÉRÈSE.

Ah! v'là l' tour de madame.

M. LOCARD.

Entends-tu ma femme qui t'appelle?

THÉRÈSE.

Il faudrait être sourde, pour ne pas l'entendre.

M. LOCARD, avec douceur.

Va voir ce qu'elle veut, ma bonne petite Thérèse, entends-tu...

(Il lui tape sur le bras.)

THÉRÈSE.

Taisez-vous donc, monsieur, v'là madame.

M. LOCARD.

Et compte toujours sur ton bon maître... (Riant.) Ah! ah! ah! cette bonne Thérèse...

THÉRÈSE, riant aussi.

J' vous dis que v'là madame... pas de bêtises, monsieur... Ah! ah! ah! ce bon M. Locard. (A part.) Est-il drôle, à c' matin.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES MÊMES ; Mme LOCARD entre en appelant.

Mme LOCARD.

Thérèse !.. Thérèse, le pensionnaire a-t-il tout ce qu'il lui faut ?

THÉRÈSE, avec humeur.

Eh ! mon Dieu, oui, madame... Il ne demande rien !.. On n'entend parler que du pensionnaire. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

M. LOCARD, Mme LOCARD.

Mme LOCARD.

Qu'a donc Thérèse avec sa mauvaise humeur ?.. en vérité, il faudrait que les maîtres prissent l'avis des domestiques !.. celle-là voudrait mener la maison, elle a un ascendant sur vous, M. Locard... ce n'est pas que je sois jalouse... mais si j'en croyais notre voisine, Mme Saint-Amant, il ne tiendrait qu'à moi de prendre de l'ombrage.

M. LOCARD.

Ah !.. votre Mme Saint-Amant, voilà encore une bonne langue. Ne se dit-elle pas veuve d'un capitaine qui est mort à Alger ?

Mme LOCARD.

Ça n'empêche pas que vous avez trop de complaisances pour Thérèse.

AIR de Céline.

J'ai remarqué que cette fille
Met bien du zèle à vous servir ;
Quand elle vous voit son œil brille,
Et cela me fait réfléchir.
Je lui crois beaucoup de finesse ;
Aujourd'hui l'on voit, entre nous,
Plus d'une servante maîtresse...
Je ne dis pas cela pour vous !

LOCARD.

Tu te plains toujours de Thérèse,
Veux-tu qu'elle soit sans défaut ?
Je sais qu'elle en prend à son aise,
Qu'elle se promène un peu trop,
Qu'elle connaît des militaires,
Mais elle est fidèle, je croi ;
Tant de femmes ne le sont guères...
Je ne dis pas cela pour toi !

Mme LOCARD.

Il ne faudrait plus que ça.

M. LOCARD.

Eh bien ! Mme Locard, eh bien !.. allons donc... vous ne venez pas, ce matin, recevoir le tribut conjugal ? (Il veut l'embrasser.)

Mme LOCARD.

Prenez donc garde, M. Locard, si M. Legai nous voyait...

M. LOCARD.

Et quand il nous verrait !.. cela ne peut que lui donner une idée avantageuse du ménage dans lequel on le reçoit, et d'une tendresse réciproque que le temps a consolidée.

Mme LOCARD.

Le temps !.. le temps !.. vous n'avez que ce mot à la bouche... Je brillerais encore dans mon comptoir, si vous ne vous êtiez pas retiré trop tôt du commerce.

M. LOCARD.

Je me sentais encore capable de tenir boutique dix bonnes années, mais j'ai préféré vendre notre fonds. On doit me liquider dans un an : quand j'aurai reçu ce qui me revient et soldé vingt-quatre mille francs qui sont hypothéqués dessus, et que, par parenthèse, je ne vois pas moyen de payer avant ma liquidation, j'achèterai des rentes sur l'État, et nous vivotterons sans inquiétude et sans ambition.

Digitized by Google

Mme LOCARD.

C'est égal, monsieur, nous aurions pu faire de meilleures affaires dans la passementerie, si vous aviez risqué la fourniture en gros, plutôt que de vous borner à vendre au comptant des glands de canapés, des cordons de sonnettes et des épaulettes de garde nationale.

M. LOCARD.

J'ai été au certain, Mme Locard.

Mme LOCARD.

Nous avons de quoi vivre, mais assez mesquinement... cependant je vous rends justice, pour augmenter notre aisance vous avez eu l'heureuse idée de prendre un pensionnaire.

M. LOCARD.

Je croyais que c'était une idée à toi.

Mme LOCARD.

C'est une bonne spéculation.

M. LOCARD.

Cependant...

Mme LOCARD.

Eh bien!

M. LOCARD.

Je pensais cette nuit...

Mme LOCARD.

A quoi?

M. LOCARD.

Quand je ne dors pas, je réfléchis, et en me retournant, je me disais, ça peut devenir gênant.

Mme LOCARD.

M. Locard, un homme aimable et honnête ne gêne jamais; cent francs par mois ne sont point à dédaigner dans un ménage... nous n'augmenterons pas beaucoup notre ordinaire; quant au logement, nous avions là cette petite pièce qui ne nous servait pas, et puis un pensionnaire peut en amener un autre, et quand on en a deux ou trois, la table se trouve défrayée et le logement payé.

M. LOCARD.

S'il nous en venait un second, où diable le mettrais-tu?

Mme LOCARD.

Dans votre chambre.

M. LOCARD, avec humeur.

Eh bien! et moi?

Mme LOCARD.

On trouverait toujours de la place pour vous... n'avons-nous pas la chambre de Thérèse?

M. LOCARD.

Comment! tu me mettrais avec Thérèse?

Mme LOCARD.

Ce serait curieux, par exemple.

M. LOCARD.

Eh bien! et elle, où la nicheras-tu?

Mme LOCARD.

Dans la soupente.

M. LOCARD.

Prends garde que Thérèse veuille monter à l'échelle!.. Mais chut! voilà M. Legai qui sort de chez lui.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LEGAI, il entre en fredonnant.

LEGAI.

M. et Mme Locard, je vous souhaite le bonjour.

Mme LOCARD.

Bonjour, M. Legai; comment avez-vous passé la nuit?

M. LOCARD.

Le lit était-il bon... on avait fait recarder les matelas.

Mme LOCARD.

Monsieur n'a pas besoin de savoir cela... vous a-t-on bien servi, monsieur?..

Digitized by Google

LEGAI.

Parfaitement; d'ailleurs, je ne suis pas difficile; j'ai été deux ans clerc d'huissier, cinq ans lancier polonais, après cela, commis-voyageur; vous voyez que je n'ai pas toujours couché sur la plume.

M. LOCARD.

Sans doute... Ah! vous avez été commis-voyageur? Dans quelle partie?

LEGAI.

Dans la bijouterie... je voyageais pour placer des bagues, des boucles d'oreilles, des chaînes en chrysocalque.

M. LOCARD.

Ah! des bijoux faux...

LEGAI.

C'est la grande mode; on en rencontre partout à présent.

AIR de l'Écu de six francs.

On fait, graces à l'art chimique,
Des diamans avec du charbon;
C'est encor plus économique,
Que de l'or avec du laiton,
Et du marbre avec du carton.
Des grands hommes comme les nôtres,
Font voir dans ce siècle d'abus;
Que les bijoux et les vertus,
Sont aussi rares que les autres.

M. LOCARD.

J'aurais beaucoup aimé les voyages, mais j'ai pris de bonne heure les goûts casaniers.

LEGAI.

Tout le monde n'a pas la même vocation. Je cherche maintenant à m'établir, et en attendant, me voilà installé chez vous; je me trouve ma foi, très heureux, votre maison me rappelle celle d'un employé des finances, chez lequel j'ai été en pension pendant six mois, faubourg Montmartre.

M. LOCARD.

Monsieur, j'espère que vous serez content chez nous... un ordinaire réglé, mais modeste. Les excès de table sont nuisibles à la santé.

Mme LOCARD.

Mais, paix donc, M. Locard, ne vous mêlez pas de la table. (A Legai.) Nous faisons très bonne chère, monsieur.

LEGAI, déclamant.

Concevez donc, M. Locard, la position d'un célibataire obligé de se livrer aux soins mercenaires d'une femme de ménage; à la cuisine banale d'un traiteur, à la société vague des promenades ou des cafés... quel isolement l'attend, quand l'heure morale du repos le ramène à son appartement solitaire... mais lorsqu'il a le bonheur de rencontrer une bonne pension: il revit en famille; une société douce l'attache, aucun soin ne le tourmente; il trouve des égards, des conseils, quelquefois même des secours précuniaires. (Mouvement de M. Locard.) Oui, homme respectable, femme charmante... je regarde votre pension, comme jadis je regardais la maison paternelle; vous, comme mon père, et votre épouse comme ma sœur. Douce illusion que procure une modique somme de cent francs par mois, puisse-tu durer toute la vie.

Mme LOCARD.

Comme il s'exprime avec facilité.

M. LOCARD.

C'est drôle comme chacun voit les choses sous un aspect différent... je ne vois dans un pensionnaire, qu'un homme qui occupe une chambre chez moi, qui paie son mois exactement... et qui dîne toujours très sobrement.

LEGAI.

Ah! fi!..

AIR de Préville et Taconnet.

Vous dépouillez de son prestige,
L'état heureux que je chéris.
Je sais ce que l'usage exige;
Mais laissez-moi pour mon modique prix,
Croire aux biftecks, aux poulets, aux perdrix.

Digitized by Google

Dans un beau rêve, un repas délectable,
Des mets exquis, par leur illusion,
Font au gourmet, chérir sa pension...
En s'éveillant, au moins s'il sort de table,
Il ne craint pas une indigestion.

M. LOCARD.

J'ai remarqué aussi dans votre discours de réception, un passage...

LEGAI.

Comment, dans mon discours de réception?

M. LOCARD.

Oui, cette petite tirade de tout à l'heure, j'ai remarqué dis-je, le passage des ressources pécuniaires...

Mme LOCARD.

Ne vous mêlez donc pas de l'argent, M. Locard.

M. LOCARD.

Encore un mot, monsieur, quand on doit habiter sous le même toit, il faut se connaître; car, ce qui réunit les hommes, ce sont les opinions, les principes... et il faut que je vous prévienne d'une chose, pour être toujours d'accord ici, nous ne parlons jamais politique.

LEGAI.

Ah! vous avez bien raison; on crie, on se dispute, on se brouille, et les choses n'en vont pas moins leur train... alors, vous parlez de beaux-arts.

M. LOCARD.

Non, je n'en suis pas amateur.

LEGAI.

Du commerce?

M. LOCARD.

Je l'ai quitté, et cela m'ennuierait.

LEGAI.

De littérature?..

M. LOCARD.

Du tout... je n'y connais rien.

LEGAI, riant.

Ah ça! mais, de quoi donc parle-t-on chez vous?

M. LOCARD.

Dame! de ce dont on parle... de choses et d'autres...

LEGAI.

J'entends! vous parlez de la pluie et du beau temps... de l'état de votre santé... Comment ça va-t-il, M. Locard?

M. LOCARD.

Ça va assez bien, je vous remercie.

LEGAI.

Il fait beau temps, n'est-ce pas?

M. LOCARD.

Oui, le baromètre est remonté.

LEGAI.

Voilà une conversation qui n'est pas séditieuse.

Mme LOCARD, avec prétention.

Tout le monde ne prend pas les mêmes sujets de conversation que M. Locard, et je puis me flatter que la mienne...

M. LOCARD.

Oui, je rends justice à ma femme, personne n'est versé comme elle dans la littérature dramatique, elle aime beaucoup les pièces nouvelles.

LEGAI.

Et vous l'y conduisez souvent?..

M. LOCARD.

Jamais...

LEGAI.

Alors, c'est comme si elle ne les aimait pas.

M. LOCARD.

Ecoutez donc, pardon...

AIR du vaudeville d'Une Heure de Folie.

Je n'y vais point, pourtant à son plaisir,
Cela ne met aucun obstacle,

Digitized by Google

Ma femme va s'y divertir,
Et, quand elle sort du spectacle,
En nous couchant, elle me conte tout,
Ça m'amuse et ça m'intéresse...

LEGAI.

Et vous dormez ?

M. LOCARD.

Toujours beaucoup.

LEGAI.

Comme si vous voyiez la pièce.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant.

Monsieur, le déjeuner z'est servi... oh! la la, j'ai ti chaud!

M. LOCARD.

Te voilà tout en nage.

THÉRÈSE.

Dam, après un coup de feu comme celui-là... c'est que ça pressait.

M. LOCARD.

C'est bien fatigant de préparer du café au lait!

THÉRÈSE.

Du café au lait... ah! bien oui!.. dites donc un déjeuner à la fourchette; M. Legai m'a dit qu'il déjeunait toujours comme ça.

LEGAI.

Ah! presque rien... une côtelette, une omelette, un morceau de fromage.

M. LOCARD.

C'est fort bien, mais c'est que le café...

LEGAI.

Eh bien! le café après... le café après, M. Locard; je ne veux pas contrarier vos goûts.

M. LOCARD, bas à sa femme.

Dis donc, ma femme, c'est comme un dîner.

Mme LOCARD.

Ne vous mêlez donc pas de la cuisine.

THÉRÈSE.

Monsieur, si vous voulez descendre à la cave pour chercher du vin.

Mme LOCARD.

C'est ça... pendant ce temps je vais casser du sucre... (à Legai, en s'en allant) nous prenons ici du café excellent, du café torréfié! monsieur, du vrai nectar.

LEGAI.

Bravo! j'aime le nectar à la folie, avec beaucoup de sucre et le petit verre après.

M. LOCARD.

Cet homme est un antropophage, il dévorera ses douze cents francs en un mois. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LEGAI, THÉRÈSE.

LEGAI.

Thérèse, j'attends des lettres; va voir chez le portier s'il y en a pour moi.

THÉRÈSE.

Ah! à propos de lettres, j'en ai z'une depuis à c' matin à vot' nom, monsieur; la voilà.

LEGAI.

J'en ai z'une... ah! ah! bonne Thérèse!

THÉRÈSE.

Je croyais que c'était pour moi... J'ai z'un parrain dans les cuirassiers qui m'écrit souvent.

LEGAI.

Ah! tu as un parrain dans les cuirassiers; je m'en serais douté en t'écoutant parler. (à part en regardant la lettre) Tiens, c'est de l'homme d'affaires de la rue de la Verrerie.

Digitized by Google

THÉRÈSE, à part.

Ah! il a un homme d'affaires!

LEGAI.

Voyons ce qu'il m'écrit... (Il lit) « Enfin, mon cher M. Legai, la succes-» sion de votre oncle est liquidée... » C'est bien heureux! « Mais les rem-» boursemens ne peuvent s'effectuer tout de suite, on a pris des termes, » et vous pouvez compter sur vos fonds dans un an, jusque là vous en » toucherez la rente... » Je l'espère bien. « Mon petit clerc vous portera » tantôt vos papiers et la procuration à signer. » Allons, de la patience, grâce à cet excellent oncle qui a bien voulu se laisser mourir, je vais donc devenir rentier... c'est un excellent état pour lequel je me suis toujours senti des dispositions... (A Thérèse.) Ah çà! ma chère Thérèse, si tu veux que j'aie soin de toi, aie bien soin de moi; un pensionnaire doit être un véritable enfant gâté. (Il lui prend le menton.) Elle me rappelle absolument Victoire de la pension où je suis resté trois mois, rue des Vieilles-Audriettes. Allons déjeuner. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, seule et riant.

Ah! ah! quel drôle de corps!.. s'il était généreux, ça ne serait que demi-mal, j'aurais des profits... mais non! ça promet plus que ça ne donne... et puis il m'a dit quelques mots d'agaceries; ceux qui paient les femmes de cette monnaie-là ne se ruinent pas avec elles.

AIR : Ils me disaient dans leur langage.

J' vois qu' chez nous il va fair' le diable,
A commander il est enclin;
Je consens à l' servir à table,
A battr' ses habits chaqu' matin;
Je consens à fair' son ménage,
Mais je r'fus'rai tout autre ouvrage,
Et je ferai très bien, je le crois. (BIS.)
Peut-on exiger davantage
Quand on n' donn' que cent francs par mois. (BIS.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, Mme SAINT-AMANT en demi-deuil.

Mme SAINT-AMANT.

Bonjour, Thérèse.

THÉRÈSE.

Tiens, c'est Mme Saint-Amant... Votr' servante, madame, vous demandez mes maîtres? ils sont à table, ils déjeunent.

Mme SAINT-AMANT.

Tant mieux, Thérèse, c'est à vous que je veux parler. Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur qui est entré hier au soir chez vous et qui n'en est pas ressorti?

THÉRÈSE.

Vous avez remarqué cela, Mme Saint-Amant?

Mme SAINT-AMANT.

C'est la portière qui l'a dit ce matin à ma cuisinière; toute la maison en parle.

THÉRÈSE.

Et l'on a fait des cancans là-dessus?

Mme SAINT-AMANT.

Non, pas moi, mais les voisines... on dit que c'est un bel homme?

THÉRÈSE.

Beau... ah! si on veut... il a de la corporance.

Mme SAINT-AMANT.

C'est donc un parent qui vient de province? ou bien...

THÉRÈSE.

Ne vous tourmentez pas tant pour deviner, c'est un pensionnaire que madame a pris.

Mme SAINT-AMANT.

Mme Locard a pris chez elle un pensionnaire? ah! ah! c'est assez singulier... Et que dit à cela M. Locard?

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Comme à l'ordinaire, il ne dit rien.

Mme SAINT-AMANT.

Mais, Thérèse, ont-ils fait leur déclaration?

THÉRÈSE.

Quelle déclaration?

Mme SAINT-AMANT.

Au commissaire de l'arrondissement.

THÉRÈSE.

Il paraît qu'ils ne savent pas ça.

Mme SAINT-AMANT.

On ne loge pas un étranger chez soi sans le déclarer; il y a tant de mauvais sujets, tant de gens inconnus dans Paris...et la sûreté publique, ma chère.

THÉRÈSE.

Vous avez raison, Mme Saint-Amant.

Mme SAINT-AMANT.

Et puis on paie patente.

THÉRÈSE.

Il faut payer z'une patente?

Mme SAINT-AMANT.

Et puis on est sujet à visite.

THÉRÈSE.

Ah mon Dieu!

Mme SAINT-AMANT.

Je sais tout cela, moi, j'ai eu des pensionnaires pendant que feu mon mari était à Alger, mais pour la table seulement. Eh bien! ça ne vaut rien, on est dupe, et plusieurs d'entre eux me redoivent encore.

THÉRÈSE.

Vraiment?.. Eux ils disent qu'ils feront payer d'avance les cent francs par mois.

Mme SAINT-AMANT.

Oui, mais ils ne savent pas tous les embarras que ça donne. C'est Mme Locard qui aura eu cette idée-là. (Avec malice.) Où est la chambre du pensionnaire?

THÉRÈSE.

Elle est là; ils ne l'ont pas mal fait z'arranger.

Mme SAINT-AMANT.

Comment, c'est là qu'il demeure? il loge au-dessus de ma tête... s'il fait du bruit je ferai donner congé à M. Locard.

THÉRÈSE.

On aura des égards pour la locataire du second.

Mme SAINT-AMANT.

J'ai 800 fr. de loyer; avec le sou pour livre et l'éclairage, ça va à 850 fr.; la propriétaire y regardera avant de me mécontenter.

THÉRÈSE.

Avec ça que vous n' faites point z'attendre votre terme.

Mme SAINT-AMANT.

A propos, M. Locard était en retard ce terme-ci; j'ai su ca par la propriétaire, car je ne me mêle point de ce qui se passe dans la maison... ils auront pris leur pensionnaire par spéculation?

THÉRÈSE.

Je le croirais t'assez.

Mme SAINT-AMANT.

Si c'est un homme de bon ton, il sera mal chez eux... c'est à moi, veuve et jeune encore, qu'un pensionnaire conviendrait.

THÉRÈSE.

Vous disiez que ça ne valait rien de rien, qu'on était dupe.

Mme SAINT-AMANT.

Je n'en reprendrais un, que si c'était un homme à son aise... il aurait avec moi une société douce et un étage de moins à monter.

THÉRÈSE.

C'est déjà queuqu' chose.

Mme SAINT-AMANT.

Mais je ne puis pas avant quelque temps, les convenances, les usages... il n'y a pas encore un an que j'ai perdu mon mari.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Pauvre capitaine! on dit qu'il est mort en Afrique?

Mme SAINT-AMANT.

En combattant les Arabes du désert...

AIR : T'en souviens-tu?

Ce cher ami, combien je le regrette,
Je le voyais pourtant bien rarement...
Mais je lisais son nom dans la gazette,
Cela suffit pour un cœur bien aimant.
Les Algériens connaissaient son courage,
Et de sa mort ils furent les témoins...
Perdre un époux à la fleur de son âge...

THÉRÈSE, essuyant ses yeux avec son tablier.

Vrai ça fend l' cœur... ah! les maudits Bédouins!
Vous rendre veuve à la fleur de votre âge,
On devrait bien supprimer les Bédouins.

Mme SAINT-AMANT.

Ah ça! Thérèse, je m'en vais, puisqu'ils sont à table; je reviendrai voir M. Locard... à quelle heure sa femme sort-elle?... ah! si le pensionnaire lui tient compagnie, elle ne sortira pas; c'est égal, je viendrai : je veux le voir, ce pensionnaire.

M. LOCARD, au dehors.

Thérèse, le café.

THÉRÈSE.

Excusez, Mme Saint-Amant, v'là qu'on m'appelle.

LEGAI, criant aussi en dehors.

Allons donc, Thérèse, le café?

Mme SAINT-AMANT.

Ah! mon Dieu!.. quelle est cette voix?

THÉRÈSE.

Cette voix, madame? c'est la voix du pensionnaire. On y va. (Elle sort.)

Mme SAINT-AMANT.

La voix du pensionnaire!..

SCÈNE X.

Mme SAINT-AMANT.

Cela n'est pas possible... Je me trompe sans doute... (Elle va regarder près de la porte.) Mais non, c'est lui!.. c'est M. Legai... dans cette maison!.. par exemple! je ne m'attendais pas à cette rencontre... vrai... je suis tout émue... Je ne lui pardonnerai jamais ce manque de procédés... Après être resté en pension chez moi pendant près d'un an... il est de retour à Paris, et je n'en sais rien. Il n'aura pas d'excuse!.. mon ancienne portière sait ma nouvelle demeure, et certainement!.. Mais qui a pu l'amener ici?.. le décider à loger chez M. Locard? cette maison est assez monotone... est-ce que par hasard, une rencontre avec Mme Locard et le désir de chercher à lui plaire... Oh! cela serait piquant... le mari est un sot, la femme est une coquette... j'ai deviné... prenez garde à votre pensionnaire, M. Locard, mais je suis bonne voisine, je veillerai pour vous.

SCÈNE XI.

Mme SAINT-AMANT, THÉRÈSE, puis LEGAI.

THÉRÈSE, accourant.

Mme Saint-Amant, mes bourgeois ont pris le café... les voilà!

Mme SAINT-AMANT, vivement.

Je ne veux pas le voir encore...je sors...A revoir, ma bonne petite Thérèse. (Elle sort.)

THÉRÈSE.

Ah! sa bonne petite Thérèse... Qu'est-ce qu'elle a donc la voisine?

LEGAI entre en riant.

Ah! ah! ah! ce pauvre M. Locard!.. Ah! Thérèse, reçois mes complimens; ton déjeûner était parfait...

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qui vous fait donc rire, monsieur?

LEGAI.

C'est M. Locard qui me fait la moue. Il regrette une aile de poulet que tu as eu la maladresse de mettre sur la table, et que j'ai eu la distraction de manger.

THÉRÈSE.

C'est que c'est son morceau, l'aile, et vous ne lui avez laissé que le cou.

LEGAI, riant plus fort.

En vérité... Ah! ah! ah!.. Où est donc le journal?

THÉRÈSE.

Tiens!.. je l'avais dans ma poche... Dépêchez-vous, parce qu'on l'attend z' au premier.

LEGAI.

Tu mets donc tout dans ta poche? (Il prend le journal et lui arrête la main.) Quelle main blanche et potelée... je ne m'étonne pas qu'elle prépare de si bonnes choses.

THÉRÈSE, voulant retirer sa main.

Laissez donc, monsieur, j' vas crier d'abord si vous ne me lâchez pas.

LEGAI.

C'est qu'elle est d'une fraîcheur... (Il va pour la baiser et s'arrête.) Est-ce que tu as mis un ognon dans l'omelette?

THÉRÈSE.

Tiens, je crois bien, c'est ça qui donne du goût!

LEGAI.

Ah! ah! ah! la drôle de fille...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, M. LOCARD.

M. LOCARD.

Eh bien! M. le pensionnaire, qu'est-ce que vous faites donc à Thérèse?

THÉRÈSE.

Il me fait des agaceries. (Elle se sauve.)

LEGAI, riant.

Ah! ah! ah! je lui faisais des complimens sur sa cuisine; est-ce que cela vous contrarie... Mais dites-moi donc, M. Locard, vous prenez beaucoup d'intérêt à Thérèse.

M. LOCARD.

Monsieur, je vous prie de croire...

LEGAI.

Quoi?

M. LOCARD.

Que jamais je n'ai pensé...

LEGAI.

Ah! ah! ah! quand ça serait... soyez tranquille, je n'en dirai rien à madame. (Il va s'asseoir près du feu pour lire le journal.)

M. LOCARD, à part.

Il me regarde d'un air moqueur; est-ce qu'il s'imaginerait... (Il fredonne en se retournant.) Cette diable de Thérèse qui ne m'a pas donné le journal, j'ai l'habitude de le lire tous les jours le premier après le déjeuner.

LEGAI, continuant de lire, assis devant le feu.

Le voilà, je le tiens.

M. LOCARD, contrarié.

Quand je ne lis pas mon journal, le premier, je suis comme un corps sans ame.

LEGAI.

Il paraît assez intéressant aujourd'hui.

M. LOCARD.

Que dit-on aux nouvelles étrangères?

LEGAI, en lisant.

Ah! mon Dieu! voilà qui va encore faire bien crier.

M. LOCARD, épouvanté.

Qu'est-ce que c'est? est-ce que nous aurions à craindre...

Digitized by Google

LEGAI, lisant.

« Préfecture de police... ordonnance concernant les chiens errans. » Vous n'avez pas un petit chien, M. Locard?

M. LOCARD.

Non, monsieur, je n'ai qu'un chat pour détruire les souris; je n'aime que les animaux utiles... mais permettez... (Il veut lui prendre le journal des mains.) C'est que je le lis toujours le premier.

LEGAI.

Attendez deux secondes encore.

M. LOCARD.

Dites-moi au moins si la rente...

LEGAI.

Est-ce que vous jouez la rente, M. Locard?

M. LOCARD.

Non, monsieur, je ne joue pas les jeux de hasard, le loto et le domino seulement; mais j'ai l'habitude de lire...

LEGAI.

Ah! ah! voilà un article fort intéressant : « Une jeune dame, d'un phy-» sique agréable et d'une éducation soignée, mais qui a eu des malheurs, » demande un pensionnaire mâle pour la table et le logement; elle parta-» gerait le sien avec lui, et il aurait tous les soins et tous les égards qu'un » homme peut désirer, moyennant 50 francs par mois! » Voyez donc, M. Locard, vous qui me prenez le double, et qui vous plaignez.

M. LOCARD.

Monsieur, je ne me plains pas, mais...

LEGAI.

Ma foi, si je vous gêne, j'irai chez la jeune dame.

M. LOCARD.

Je ne dis pas que vous me gênez, mais...

LEGAI, s'étendant devant la cheminée.

Je ne suis pas de ces égoïstes qui aiment à prendre leurs aises au détriment de tout le monde.

M. LOCARD.

Il fait froid aujourd'hui, trouvez-vous?

LEGAI.

Non! voilà un bon feu! Est-ce que vous êtes frileux, M. Locard? Thérèse, une bûche!

M. LOCARD.

Il y en a bien assez comme cela. (A part.) Il tient toute la cheminée! on ne peut pas en approcher; il a les jambes d'une longueur!... en vérité, il se croit au café.

THÉRÈSE, rentrant.

Monsieur, la bonne du premier vient chercher le journal.

LEGAI.

Tiens, donne-le; je l'ai lu.

THÉRÈSE, le lui prenant.

Merci! (Elle sort vivement.)

M. LOCARD.

Mais je ne l'ai pas lu, moi, Thérèse. (A part.) Diable de pensionnaire, va. (A Legai.) Vous êtes cause que mon tour est passé; nous sommes quatre dans la maison abonnés au même... il faudra payer votre part.

LEGAI.

Pourquoi, je le lirai tous les jours après vous.

M. LOCARD.

C'est ça, comme ce matin, et je m'en passerai, moi.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme LOCARD. Elle a son châle et son chapeau.

Mme LOCARD, à son mari.

Mon ami, je viens de recevoir un billet de deux places pour le concert qui se donne ce matin dans la salle du Colisée au bénéfice d'une famille polonaise.

LEGAI.

Vous aimez la musique, Mme Locard?

Digitized by Google

Mme LOCARD.

Qui est-ce qui ne l'aime pas aujourd'hui? un concert est pour moi une partie de plaisir. On dit que celui-là sera fort bien; on y entendra plusieurs artistes distingués, et il sera terminé par ce morceau qui est à la mode: les Huguenots, avec l'accompagnement obligé de cloches et de tam-tam.

M. LOCARD.

La musique va bien loin, je ne sais pas où elle s'arrêtera.

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

On risque tout, ma chère amie,
Aujourd'hui pour se faire un nom;
Cloches, chaudrons, mousqueterie,
Passent pour être de bon ton.

LEGAI.

Nous aurons bientôt du canon.
Du bruit l'oreille s'accommode,
Grâce à ces nouveaux instrumens,
Tous nos orchestres à la mode
Ont des succès étourdissans. (BIS.)

Mme LOCARD, à son mari.

Mais, mon ami, je ne puis pas aller seule au concert, et si tu veux rester chez toi...

LEGAI, avec empressement.

Je vous offre la main, belle dame, si M. Locard le permet.

Mme LOCARD.

Monsieur, avec bien du plaisir.

M. LOCARD, bas à sa femme.

Mais qui est-ce qui lui dit que je ne veux pas t'y conduire?

Mme LOCARD, bas à son mari.

Chut! la politesse exige... il faut des égards pour conserver un pensionnaire.

M. LOCARD, à part.

Que le diable l'emporte!

LEGAI.

Madame, je suis à vos ordres.

Mme LOCARD.

Partons, monsieur.

AIR du Calife de Bagdad.

J'aime la musique française,
Ce concert-là doit être beau...
Une cantatrice hollandaise
Chantera le premier morceau;
Un Allemand doit nous surprendre,
Deux Anglais s'y feront entendre;
On dit qu'on n'a rien vu de tel...

LEGAI.

Mais c'est donc la tour de Babel. (BIS.)

Mme LOCARD et LEGAI.

Partons. (4 FOIS.)
Pour le dîner nous reviendrons.

SCÈNE XIV.

M. LOCARD, seul.

Allez, allez au concert... au fait, je ne puis pas trop lui en vouloir de sa galanterie... il offre son bras à ma femme, c'est naturel; mais malgré ça j'aurais voulu profiter du billet. (Il tousse.) Diable de pensionnaire qui me fait déjeuner à la fourchette... quand on n'en a pas l'habitude... (Appelant.) Thérèse! Thérèse!.. (Il tousse toujours.)

THÉRÈSE, au-dehors.

Monsieur, qu'est-ce qu'il faut z' encore?

M. LOCARD.

Prépare-moi un verre d'eau sucrée, ma fille.

THÉRÈSE.

C'est bon, je vais vous tourner ça.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

M. LOCARD, Mme SAINT-AMANT.

Mme SAINT-AMANT, à part en entrant.

Je l'ai vu sortir avec elle... je n'y tiens plus. (Haut) Bonjour, mon voisin.

M. LOCARD, enfermant son humeur.

Ah! votre serviteur, ma voisine.

Mme SAINT-AMANT.

Qu'est-ce donc? vous paraissez avoir de la contrariété.

M. LOCARD.

Ah! ce n'est rien.

Mme SAINT-AMANT.

Si fait... Où va donc votre femme avec un étranger? ils descendaient l'escalier si vite...

M. LOCARD.

Ils vont ensemble au concert du Colisée.

Mme SAINT-AMANT.

N'est-ce pas un pensionnaire que vous venez de prendre?

M. LOCARD, soupirant.

Oui, oui.

Mme SAINT-AMANT.

Cela a l'air de vous déplaire.

M. LOCARD.

Pourquoi donc ça, me déplaire?

Mme SAINT-AMANT, avec intention.

Ah! c'est que quelquefois dans un ménage il faut si peu de chose pour troubler la paix...

M. LOCARD.

Mme Saint-Amant, de ce côté-là je suis tranquille, ma femme ne fait rien que de raisonnable.

Mme SAINT-AMANT.

J'entends; vous êtes le maître chez vous.

M. LOCARD.

Et Mme Locard la maîtresse; c'est un pouvoir balancé, notre ménage est constitutionnel

Mme SAINT-AMANT.

Comme était le mien du vivant de ce pauvre capitaine... J'en ai eu aussi des personnes en pension chez moi.

M. LOCARD.

Eh bien! dites-moi, est-ce une bonne spéculation?

Mme SAINT-AMANT.

Excellente!.. par exemple il faut mettre de côté bien des préjugés, fermer l'oreille aux propos et les yeux sur bien des choses... Vous n'êtes pas jaloux?

M. LOCARD.

Je le suis un peu.

Mme SAINT-AMANT.

Tant pis.

AIR : Taisez-vous.

Quand on prend un pensionnaire,
Et qu'on veut le garder long-temps,
La femme doit chercher à plaire
Par des soins doux et complaisans,
Par des égards toujours constans.
Quelque peu de coquetterie
Lui plaît et le fixe chez nous;
Alors si, par galanterie,
A madame il fait les yeux doux...
Taisez-vous, taisez-vous,
Jaloux,
Taisez-vous.

Si le pensionnaire à table
Près de madame a son convert,
Si, lui voyant un air aimable,
Il trouve bon ce qu'elle sert...

Digitized by Google

Et s'il devient tendre au dessert;
Si pour voir la pièce nouvelle,
Il la conduit à l'Opéra;
S'il rentre un peu tard avec elle,
Et si l'on jase sur cela...
Taisez-vous, taisez-vous,
Jaloux,
Taisez-vous.

M. LOCARD.

Je n'avais pas pensé à tout cela.

Mme SAINT-AMANT.

Ce n'est rien, quand vous aurez l'habitude...

M. LOCARD.

L'habitude de quoi?

Mme SAINT-AMANT.

D'une infinité de petits détails que vous connaîtrez plus tard.

M. LOCARD.

J'en connais déjà bien assez comme ça.

Mme SAINT-AMANT.

Par exemple, il ne faut pas être méfiant quand on veut être heureux... le capitaine ne l'était pas.

M. LOCARD.

Moi, je le suis.

Mme SAINT-AMANT.

Vous avez tort; les apparences peuvent être trompeuses. Il y a des maris qui se cachent... qui écoutent... qu'apprennent-ils?.. des choses fort désagréables.

M. LOCARD.

Cependant...

Mme SAINT-AMANT.

On se croyait aimé de sa femme, on est quelquefois désabusé... plus de confiance, plus de bonheur.

M. LOCARD.

Il est pourtant bon de savoir à quoi s'en tenir.

Mme SAINT-AMANT.

Pourquoi? vous êtes sûr de Mme Locard; vous connaissez la moralité de votre pensionnaire.

M. LOCARD, à part.

C'est ça qui m'effraie...

Mme SAINT-AMANT.

Allons, allons, vous êtes le plus heureux des hommes!

M. LOCARD.

C'est possible, mais...

Mme SAINT-AMANT, vivement.

Qu'est-ce que j'entends?.. une voiture qui s'arrête... (Allant à la fenêtre.) Ah! c'est Mme Locard qui rentre avec lui.

M. LOCARD.

Comment? dans une zéphirine!

Mme SAINT-AMANT.

Ça ne peut pas vous porter ombrage, il pleuvait il n'y a qu'un instant... Je vous laisse, mon voisin, je ne veux pas les rencontrer; je sors par le petit escalier... Surtout ne vous montez pas la tête. (Elle sort en disant.) Allons, allons, ça va bien.

SCÈNE XVI.

M. LOCARD, puis LEGAI.

M. LOCARD.

Elle avait bien besoin de venir, Mme Saint-Amant; me voilà tout troublé. (Appelant.) Thérèse.

THÉRÈSE, au-dehors.

Monsieur!

M. LOCARD.

Et ce verre d'eau sucrée.

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Je le tourne... ça commence à fondre; ce sucre de betterave c'est dur comme des pavés.

M. LOCARD.

Mets-y un peu de fleur d'orange.

LEGAI.

Eh bien! M. Locard, nous voilà revenus; encore un concert manqué.

M. LOCARD.

Comment, le concert n'a pas lieu?

LEGAI.

Ne m'en parlez pas, ils sont charmans avec leurs indispositions; nous étions déjà dans la salle, qui menaçait d'être pleine, quand on est venu annoncer que la première cantatrice était enrhumée, que le cornet à piston avait la colique, et que le hautbois s'était démis la hanche. Si vous aviez vu tous les amateurs désappointés frapper sur les banquettes... il y en a un qui a crevé la grosse caisse.

AIR : Le soir au boulevart du Temple.

Alors, sans tambour ni trompette,
Le directeur vient subito,
Dire qu'on rendra la recette,
Et qu'il faut passer au bureau.
Bientôt, tout le monde s'écoule...
J'ai vu, je ris en y songeant,
Des billets donnés, dans la foule,
Qui redemandaient leur argent!

Je ne m'attendais guère à rencontrer là, madame Saint-Ville, qui criait aussi comme les autres.

M. LOCARD.

Qu'elle est cette dame?

LEGAI.

Une petite femme chez laquelle j'ai été en pension l'été dernier aux Batignolles.

M. LOCARD.

Ah ça! mais dites-moi donc, je ne vois pas ma femme?

LEGAI.

Elle ôte son châle et son chapeau dans votre salon... il est gentil votre petit salon... mais par exemple, je suis obligé de vous le dire, à vous qui avez du goût... il y a deux gravures de trop; il faudra les mettre dans ma chambre.

M. LOCARD.

Je n'y manquerai pas, des gravures superbes! l'apothéose de Napoléon, qui m'a coûté trois francs d'occasion.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, apportant un verre d'eau sucrée.

THÉRÈSE.

Vlà le verre d'eau sucrée!

LEGAI, allant à elle.

Tiens, cette bonne Thérèse, quelle attention... (Il avale le verre d'eau.) Merci, ma fille... Si un pensionnaire se plaint ici, par exemple! Ah! j'avais une soif... diable de concert manqué, ça contrarie, ça échauffe le sang!

THÉRÈSE.

Mais, monsieur, ce n'était pas pour vous...

M. LOCARD, à part.

Ah ben! ah ben!.. As-tu vu Thérèse, comme il a avalé ça... d'un trait?

THÉRÈSE.

Et à la fleur d'orange, encore, en v'là une sévère.

LEGAI.

Ah! c'était pour M. Locard, j'en suis désolé! vite Thérèse, prépare un autre verre à ton maître.

Digitized by Google

M. LOCARD.

C'est ça... et mon sucre !.. non, Thérèse, je vais boire un verre d'eau rougie...

LEGAI.

Cette petite course m'a donné de l'appétit... à quelle heure le second déjeuner ?..

M. LOCARD.

Un second déjeuner, mais monsieur, je suis forcé de vous le dire, ce n'est pas dans nos conditions.

LEGAI.

Ah! une bagatelle! une tranche de pâté.... un verre de Madère, pour attendre cinq heures.

M. LOCARD, bas à Thérèse.

Thérèse, ne lui donne rien... Monsieur, vous avez un appétit de Gargantua.

LEGAI.

Du tout, je mangeais bien plus, autrefois!

M. LOCARD, à part.

Tout ça me contrarie; je vais, sans plus tarder, en causer avec Mme Locard; ne lui donne rien, Thérèse... c'est un ogre, que cet homme-là.

SCÈNE XVIII.

LEGAI, THÉRÈSE.

LEGAI.

Toute réflexions faites, je crois que je ne serai pas mal dans cette maison-ci... (A Thérèse qui le regarde avec étonnement.) Eh bien! voyons, qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça?

THÉRÈSE.

Je n'en reviens pas... je vous regarde comme une imbécille... j'ai t'été dans ben des maisons, monsieur, mais j' n'ai pas encore rencontré un gourmand comme vous.

LEGAI.

Que voulez-vous dire, Mlle Thérèse ?..

THÉRÈSE.

Êtes-vous sur votre bouche, hein ?..

LEGAI.

Ah ça! mais, tu prends des licences...

THÉRÈSE.

Moi, je ne prends rien, c'est vous qui prenez tout; pauvre M. Locard! en v'là un que vous allez faire damner... enfin, il ne peut plus mettre la main sur rien, sans qu'il vous voie tout de suite allonger la vôtre.

AIR du vaudeville de la Famille du Porteur d'eau.

Vous prenez l'ail' de son poulet,
Vous lui prenez son eau sucrée;
Du concert, vous prenez l' billet,
Tout ça n'aura pas de durée.
Si vous restiez chez nous, seul'ment,
Un mois entier, je le proclame,
Notr' maître aurait peu d'agrément;
Il serait trop heureux, vraiment,
Si vous n' lui preniez pas sa femme. (BIS.)

LEGAI.

Je ne vous comprends pas, mademoiselle; je ne veux pas vous comprendre.

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon, vous êtes un fier finot; mais voyez-vous, moi, avec mon p'tit air, j'y vois clair.

LEGAI.

Veux-tu bien aller à ta cuisine.

THÉRÈSE.

J'y vois clair, je ne vous dis que ça. (Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

LEGAI, puis Mme LOCARD.

LEGAI, un moment seul.

Quelle singulière idée elle a cette petite fille... lui prendre sa femme; c'est drôle, je n'y avais pas encore pensé.

Mme LOCARD, à la cantonnade.

M. Locard, vous ne m'avez jamais parlé comme ça; c'est inconcevable, c'est affreux!..

LEGAI.

Qu'avez-vous donc, madame?

Mme LOCARD, se retournant.

Ah! monsieur, c'est vous qui êtes cause de tout cela.

LEGAI.

Cause innocente, sans doute; de quoi s'agit-il?

Mme LOCARD.

Jamais M. Locard ne m'avait parlé ainsi... croiriez-vous, monsieur, qu'il s'avise d'être jaloux, et que votre présence lui sert de prétexte!

LEGAI.

De prétexte, madame.

Mme LOCARD, avec intention dissimulée.

Cependant, je suis bien persuadée que vous n'avez fait nulle attention à moi.

LEGAI, à part.

Parbleu! voilà qui est singulier... absolument, comme quand j'étais en pension chez M. et Mme Rigault, rue du Croissant.

Mme LOCARD.

Répondez, monsieur; seriez-vous assez peu raisonnable pour avoir conçu la pensée de chercher à me plaire...

LEGAI.

Que trouveriez-vous là, de si extraordinaire?.. (A part.) Allons, il n'y a pas encore de temps perdu. (Haut.) Quand on est aussi aimable que vous!.. on doit s'attendre à charmer tout homme qui a des yeux... un cœur...

Mme LOCARD.

Comment, monsieur, au lieu de nier une chose pareille...

LEGAI.

Je m'en garderais bien, madame; et je me croirais coupable de vous avoir vue, sans être frappé de tout ce qui vous rend si intéressante.

Mme LOCARD.

Voilà qui est un peu fort...

LEGAI, s'enflammant avec intention.

Quoi!.. vous auriez pour moi tant d'égards, et je me montrerais ingrat? vous m'offririez un logement agréable, et je ne chérirais pas la maîtresse de maison, qui l'embellit... une table soignée, et je n'estimerais pas celle qui veille à ce que mon goût soit caressé... une conversation délicieuse, et je n'adorerais pas la femme qui répand sur les plaisirs communs de la vie, les charmes brillans de l'esprit! non, madame, non! exiger autre chose de moi, c'est me demander l'impossible... Ouf! (Il s'essuie le front.)

Mme LOCARD.

Ah! monsieur, j'étais loin de m'attendre...

LEGAI.

Je mets tout mon bonheur à vous voir, à contempler toutes les qualités qui vous distinguent des autres femmes, et je me regarde, dès à présent, comme le plus heureux des pensionnaires. (Il lui baise la main.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, Mme SAINT-AMANT.

Mme SAINT-AMANT.

A merveille, M. Legai.

LEGAI.

Que vois-je?.. quelle surprise!.. quoi! Mme Saint-Amant ici?..

Mme SAINT-AMANT.

Moi-même, monsieur. vous ignoriez que je demeurais dans cette maison?

Digitized by Google

LEGAI, avec embarras.

Quel plaisir de vous revoir! et comment se porte le bon capitaine?.. Plaît-il, vous ne me répondez pas?..

Mme SAINT-AMANT.

Mon costume vous répond assez pour moi.

LEGAI.

Ah! pardon! je n'avais pas remarqué...

Mme LOCARD, d'un air piqué.

Que désirez-vous, Mme Saint-Amant?

Mme SAINT-AMANT.

Je vous ai dérangée, Mme Locard?

Mme LOCARD.

Du tout, madame...

Mme SAINT-AMANT.

Cependant, madame...

Mme LOCARD.

Quoi, madame?

Mme SAINT-AMANT.

Rien, madame!

LEGAI.

Eh bien! eh bien!.. qu'est-ce donc? deux belles voisines, deux femmes fort aimables qui ont l'air d'être mal ensemble?

Mme SAINT-AMANT.

Taisez-vous, monstre!

Mme LOCARD, les observant, à part.

Monstre! (Haut.) Il paraît que madame vous connaît...

LEGAI.

J'ai eu l'honneur d'être en pension chez elle.

Mme LOCARD, à part.

Et moi qui lui faisais bonne mine... je me suis bien trompée sur son compte. (Haut.) Fort bien, monsieur, puisque le hasard vous rassemble, que ne retournez-vous chez Mme Saint-Amant.

Mme SAINT-AMANT.

Du tout, monsieur est très bien chez vous.

Air du Dieu et la Bayadère

Oui restez chez madame.

Mme LOCARD.

Retournez chez madame.

Mme SAINT-AMANT.

Ne vous gênez en rien.

Mme LOCARD.

Vous y serez fort bien.

Mme SAINT-AMANT.

Ah! pardonnez, madame.

Mme LOCARD.

Ah! pardonnez, madame.

Mme SAINT-AMANT.

Un pareil entretien.

Mme LOCARD.

Un pareil entretien.

LEGAI, à part.

J'en rirais sur mon ame,
Si je ne devais pas
Ménager chaque femme...
Grand Dieu quel embarras!

Mme SAINT-AMANT, à Legai.

Ne quittez pas madame.

Mme LOCARD.

Retournez chez madame.

Mme SAINT-AMANT.

Ne vous gênez en rien.

Mme LOCARD.

Vous y serez fort bien.
Ah! pardonnez, etc.

Digitized by Google

Mme LOCARD, à part.

Décidément cet homme-là ne me convient pas.

LEGAI, bas à Mme Locard.

Mais, madame, est-ce que vous supposez...

Mme LOCARD, lui lançant un regard.

C'en est assez, monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE XXI.

LEGAI, Mme SAINT-AMANT.

LEGAI, à part.

Diable! retournons-nous. (Haut.) Avez-vous pu croire un seul instant, charmante amie, que je vous ai oubliée, et que...

Mme SAINT-AMANT.

Vous osez chercher à vous excuser.

LEGAI, avec feu.

Ma justification sera facile; oui, madame, un devoir impérieux me condamnait au silence; ami du capitaine, j'ai dû fuir votre vue pour ne pas m'exposer à trahir sa confiance.

Mme SAINT-AMANT.

Bon apôtre!.. Et pourquoi baisiez-vous la main de Mme Locard?

LEGAI.

C'est par distraction je vous assure... l'habitude d'être galant...

Mme SAINT-AMANT.

Taisez-vous, je vous en voudrais moins si elle était mieux que moi.

LEGAI.

C'est ce qui doit vous rassurer... et puisque je vous trouve libre, puisque le sort vous a privée d'un brave...

Mme SAINT-AMANT.

J'en suis vivement affectée.

LEGAI.

Je le crois, pourtant je vois avec plaisir que vous êtes toujours très bien portante... Vous devez avoir, comme veuve d'un officier, une pension de retraite?..

Mme SAINT-AMANT.

Oui, j'ai pour ami un sous-chef des bureaux de la guerre qui me l'a fait obtenir.

LEGAI, vivement.

Vous avez une pension! Ah si j'avais une fortune, je la mettrais à vos pieds.

Mme SAINT-AMANT, tendrement.

Qu'importe la fortune quand on s'aime.

LEGAI.

Ah! cela ne peut pas nuire.

Mme SAINT-AMANT.

AIR de la Famille de l'Apothicaire.

Loin du tourbillon de Paris,
Un couple heureux vivrait tranquille;
On peut voir deux cœurs bien épris
Dans un désert chercher asile.

LEGAI.

Si ce bonheur m'était offert,
Avec vous je saurais y vivre,
Oui, je ne voudrais qu'un désert...
(A part.) Et des rentes sur le grand-livre.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LOCARD, Mme LOCARD. Ils entrent en se parlant bas.

M. LOCARD, avec embarras.

Ah! je vous cherchais, M. Legai, pour vous dire que ma femme et moi nous avons réfléchi que, dans un petit ménage comme le nôtre, un pensionnaire ne pouvait pas se trouver convenablement, et que...

LEGAI.

Je vous assure que je me trouve à merveille chez vous.

M. LOCARD.

Non... notre cuisine est trop modeste.

Digitized by Google

LEGAI.

Simple et nourrissante... la sobriété, c'est la mère de la santé, comme vous disiez tantôt. (Mme Locard pousse le bras de son mari pour qu'il continue.)

M. LOCARD.

Heim! oui... et puis notre cuisinière, sous prétexte qu'il y a une personne de plus à servir, vient de nous demander de l'augmentation.

LEGAI.

Eh bien! mais il faut l'augmenter, cela me paraît fort naturel.

M. LOCARD.

Et puis on jase dans la maison; on dit : Un étranger chez M. Locard... chez un homme marié...

LEGAI.

Mais il faut laisser jaser les mauvaises langues.

(Mme Locard pousse encore son mari par le bras.)

M. LOCARD, bas.

Qu'est-ce qu'il faut lui dire?.. Ah!.. (Haut.) Et puis notre logement est très petit...

LEGAI.

Il en est plus commode, on a tout sous la main.

M. LOCARD.

Enfin, voyez-vous, nous n'avions pas assez réfléchi... nous ne voulons plus de pensionnaire.

LEGAI.

Vous avez raison, il n'en faut qu'un seul; n'en prenez pas d'autres... je fais votre affaire, vous faites la mienne; qu'est-ce qu'il faut de plus?

Mme LOCARD, vivement.

Ce n'est pas cela, monsieur.

AIR : Depuis long-temps j'aimais Adèle.

Certes, vous êtes bien aimable,
Vous avez tenue et bon ton,
Votre esprit est fort agréable,
Vous honorez une maison.
Voyant votre galanterie
De vous j'avais très bien jugé.

LEGAI.

On ne peut être plus polie...

Mme LOCARD.

Recevez donc votre congé.

LEGAI.

Ah! je comprends maintenant le discours préparatoire de M. Locard.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, apportant un paquet de papiers.

THÉRÈSE, à Legai.

Monsieur, monsieur, voilà z'un petit bonhomme qui vient de la part de votre homme d'affaire.

Mme LOCARD.

De son homme d'affaires!

LEGAI.

Je l'attendais; donne vite. (Il décachète et lit.) « Monsieur, nous avons liquidé votre succession : il y avait une opposition en première instance, » mais nous avons eu un référé et un jugement contradictoire; j'ai dressé » inventaire, et dépôt fait à l'enregistrement; je vous envoie vos pièces et » le mémoire des frais. » (Parlant.) Ah! les frais, ça ne s'oublie pas. (Examinant les papiers.) Ah! voilà le titre qui m'assure ma créance... 24,000 francs.

M. LOCARD.

24,000 francs!.. Diable! c'est gentil à trouver.

LEGAI, lisant.

« Payable à un an de date. »— Que vois-je?—« Payable à un an de date, » par M. Locard, ancien passementier, rue Aux Fers. »

Mme LOCARD.

Qu'entends-je?

THÉRÈSE, à part.

Comment! z'il est riche comme ça?

Digitized by Google

M. LOCARD.

Qu'est-ce que vous dites donc?... c'est vous que je dois rembourser?.. vous, M. Legai?... qu'est-ce qui l'aurait cru?... Mme Locard, c'est lui qui est possesseur de mon billet.

LEGAI.

J'en suis enchanté! cela se trouve à merveille!

M. LOCARD.

Alors, vous êtes donc le neveu de M. Legai, le tapissier?

LEGAI.

Précisement... je suis neveu d'un tapissier, et je n'ai jamais pu me mettre dans mes meubles... (En se retournant du côté de la veuve.) Mais j'espère y être bientôt... Mme Saint-Amant, à l'expiration de ce deuil, si vous voulez bien encore tourner les yeux de mon côté...

Mme SAINT-AMANT, lui prenant la main.

Vous êtiez l'ami du capitaine...

LEGAI.

Nous le pleurerons ensemble...

THÉRÈSE, à part.

Ils disent qu'ils vont pleurer... plus souvent...

Mme LOCARD, avec affectation.

Vous pouvez le pleurer dès aujourd'hui, monsieur, si ça vous fait plaisir.

LEGAI, parcourant toujours les papiers.

Vous allez donc me payer les arrérages échus...

M. LOCARD.

Mais je ne suis pas en mesure; puisque je prenais un pensionnaire pour... Je ne pourrai vous rembourser que dans trois mois.

Mme SAINT-AMANT.

Dans trois mois, mon deuil sera fini.

LEGAI.

Allons, je vois que je resterai chez vous trois mois encore... pour l'intérêt de mon argent.

M. LOCARD, à part.

Oui, mais du train dont il va...c'est de l'argent qu'il place à dix pour cent.

LEGAI.

Soyez tranquille, je ne serai pas trop exigeant. (A Mme Saint-Amant.) Tous les matins, j'irai vous rendre une petite visite... et tous les soirs... à propos, Thérèse, tu apporteras deux chandelles dans ma chambre... je lis toujours dans mon lit. (A M. Locard.) Etes-vous assuré, M. Locard?

M. LOCARD.

Pourquoi ça?

LEGAI.

C'est que j'ai mis le feu, deux fois, aux rideaux de mon alcôve, dans mon anciennne pension de la rue d'Enfer.

M. LOCARD, à part.

Ah! voilà un pensionnaire qui me fera mourir, c'est sûr.

LEGAI.

AIR : En avant, bon courage.

Sans soucis et sans peine,
J'ai peu d'ambition;
Et pour vivre sans gêne,
J'aime une pension.

CHOEUR.

Sans soucis et sans peine, etc.

THÉRÈSE, au public.

AIR du vaudeville du Dîner de Madelon.

Messieurs, j' suis infatigable;
Si vous v'nez loger chez nous,
J' vous réponds qu' je m' sens capable
D' mettre l' couvert pour vous tous;
Plaire à chaqu' pensionnaire,
Voilà mon intention,
Mais vous n'oublierez pas j'espère
La p'tite servante d' la pension. (BIS.)

FIN.

Digitized by Google